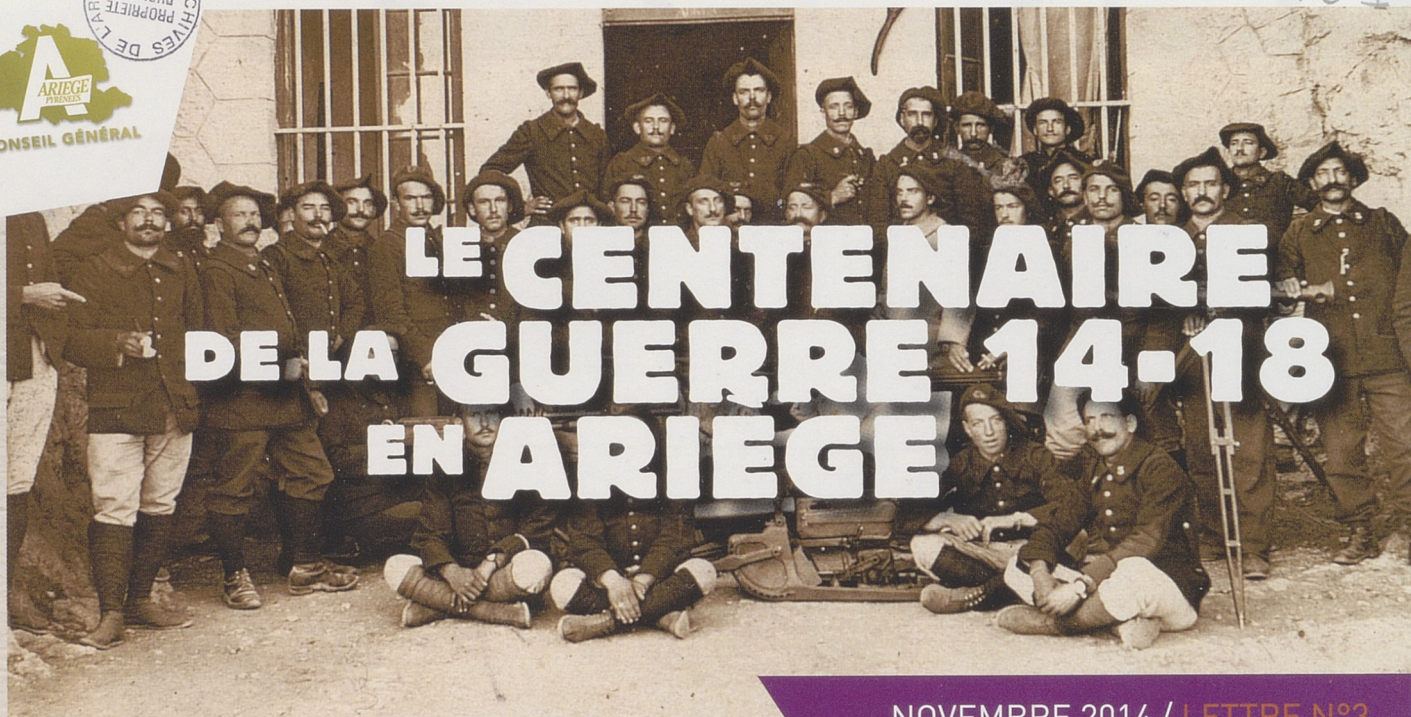




NOVEMBRE 2014 / LETTRE N°3

## Femmes dans la guerre

Les hommes valides quittent les champs, les usines, les bureaux, les salles de classe... Tout repose maintenant sur les femmes que ne peuvent aider que des enfants et des hommes âgés.

Dès le 2 août 1914, le Président du Conseil, René Viviani, s'adresse à elles : *Debout, femmes françaises... Remplacez sur le champ du travail ceux qui sont sur les champs de bataille, préparez-vous à leur montrer demain la terre cultivée, les récoltes rentrées, les champs ensemencés...*

Cette charge immense, les femmes vont l'assumer tout au long de la guerre, malgré l'angoisse permanente, malgré le malheur qui frappe au fil des jours. Elles tiennent le pays debout.



*Dépiquage à Saurat.  
(Fonds Bonrepaux)*

### Préservons et valorisons la mémoire des « poilus » ariégeois

Dans le cadre de leur mission de valorisation de l'histoire collective de l'Ariège, les Archives départementales et le Conseil général de l'Ariège ont initié l'an passé une grande collecte de la mémoire écrite des « poilus » ariégeois. Parallèlement, des actions de valorisation sont engagées, parmi lesquelles cette « Lettre du Centenaire de la guerre 14-18 en Ariège ». Elle rythmera les quatre prochaines années, à raison de quatre numéros par an. Chaque numéro sera consacré à une thématique donnée.

La « Lettre du Centenaire » est également disponible en téléchargement libre sur le site du Conseil général de l'Ariège : [www.ariège.fr](http://www.ariège.fr)

# Debout, femmes françaises



Dans l'usine d'armement de Blois (A.M., Blois)

À la campagne, le travail a toujours été leur quotidien mais maintenant, il faut se multiplier et tenir le rôle de chef d'exploitation. La récolte de l'été 14 est assurée, puis les semailles puis la récolte, encore et encore... Je me plais à reconnaître que les femmes, avec un courage et une vaillance dignes de tout éloge, se sont mises à l'œuvre et compensent dans une trop faible mesure il est vrai, mais autant qu'elles le peuvent, l'abandon des terres par les mobilisés, rapporte le préfet au ministre de l'Intérieur en mars 1916.

On les appelle dans les usines et elles les font fonctionner aux côtés d'ouvriers étrangers et de certains hommes exemptés pour leurs compétences techniques et souvent accusés d'être des « planqués ». On a besoin d'elles mais on les paie moins que les hommes et le sexisme ambiant peut être violent.

Les femmes sont recrutées en masse dans l'administration, à la poste, à l'école. La place des institutrices devient essentielle, tant dans la classe qu'à la mairie.

Sans préparation aucune, dans des circonstances particulièrement difficiles et parce que, du fait de la guerre, la besogne s'est considérablement

accrue et parce que bien souvent les municipalités ont été complètement désorganisées par la mobilisation, elles se sont chargées des délicates fonctions de secrétaire de mairie. Elles ont dû, comme auparavant, se préoccuper de leur ménage, de leurs jeunes enfants. Je me suis demandé souvent comment elles trouvaient le temps de se reposer et, pour quelques unes que je savais travaillées par l'angoisse, sans nouvelles du mari depuis de longs mois, où elles prenaient l'énergie morale qui leur permettait de ne pas succomber à la tâche. Bien bas, je m'incline devant elles, devant ces pauvres femmes, des héroïnes qui se sont montrées aussi vaillantes que leurs époux, devant ces vraies Françaises qui n'ont jamais pleuré devant leurs élèves ni devant leurs enfants. (Rapport de l'inspecteur primaire de Foix, juin 1915).

Ces femmes qui travaillent désormais à l'extérieur s'occupent aussi de leurs enfants : elles l'ont toujours fait mais maintenant elles doivent assurer l'autorité dévolue au père. C'est un souci permanent du mari au front qui dans ses lettres exhorte ses enfants à obéir à leur maman...

"Notre mère devait faire marcher sa canne pour descendre t'attendre samedi dernier. Il me semble la voir descendant la costou. Est-elle complètement guérie ? Elle doit s'être fatiguée pour planter les pommes de terre..."

Lettre envoyée depuis le front par Pierre Delpy, de Suc, à son frère convalescent après une blessure.

(Son famille Delpy)

Brefort (Lomme) 5 Juin 1915  
Bien cher frère  
Cette nuit c'est la relève par conséquent demain matin dimanche vers 3h15 je me réveille. Je vais à nouveau dans les tranchées pour 10 jours. Les cartes du 30 d'après du 113. et les colonnes et par la même ligne. Je fais beau temps et j'ai écrit ce qu'il y a de plus beau. Je dis au revoir du Varail pour raconter les compagnes aux sucrés et les goulottes. et notre mère dit vouloir tout savoir aussi. Elle devait faire marcher sa canne pour descendre t'attendre samedi dernier. Il me semble la voir en descendant la costou. Est-elle complètement guérie ? Elle doit s'être fatiguée pour planter les pommes de terre. et toi ne t'occupe plus rien de ton épouse. Donnez bonjour à notre mère. Toujours aux fronts et amais ton frère qui t'embrasse Pierre



(Fonds Aréna)

# Femmes de compassion

La tendresse, la protection, le soin sont des composantes de l'image féminine et les femmes de 1914 assument ce rôle-là aussi. Elles sont nombreuses, et de toutes catégories sociales, à s'engager comme bénévoles dans les hôpitaux militaires qui s'établissent près du front comme à l'arrière.

Pour les soldats qui n'ont pas de famille proche, les marraines de guerre sont un soutien moral précieux. Beaucoup tiennent grâce à leurs lettres, à leurs colis, à l'espoir d'une rencontre lors d'une permission, voire d'un futur commun pour après...



Archives de la famille Casanova, de l'Argentan



A l'hôpital militaire établi dans la lycée de Foix (Fonds Aréna)

# Femmes aimées

**Plus encore que la survie quotidienne, plus que la tenue à bout de bras du fonctionnement du pays, pour les épouses, les fiancées, les mères, les soeurs, le temps de guerre est celui de la séparation, de l'attente et de la peur.**

Tandis qu'à l'autre bout de la France, dans l'horreur des tranchées, les hommes qu'elles attendent se raccrochent à leur pensée, à une photographie serrée sous l'uniforme et à leurs lettres, des lettres espérées chaque jour.

*“ Ce soir une grande frayeur me prend tout à coup de n’avoir pas eu de lettre depuis si longtemps. Je cours voir la date de la dernière reçue, elle a été écrite le 18. Voilà que j’ai peur, mais peur... Il y a au fond de moi une personne raisonnable qui tâche de me rassurer. Je n’écoute rien. Je m’affole et les moindres bruits me font sursauter. Je donnerais tout pour quelques lignes, un mot qui ferait cesser cette angoisse.*

*J'attends et je ne sais plus ce que j'attends puisque l'heure du facteur est passée sans me rien apporter. Il fait presque froid. Nous cousons dans la chambre du midi. J'ai l'air d'être là, penchée sur mon ouvrage, mais je suis bien loin dans un pays*

*qui existe mais que je vois pour la première fois, au nord de l'Aisne, dans les Ardennes peut-être, il fait encore plus froid qu'ici. Je cherche une voiture qui chemine à travers la France derrière un régiment. Personne ne le sait, la guerre est passée par là, il n'y a plus que des ruines. J'erre comme dans les cauchemars. Je me sens seule, seule à pleurer. Je me dis « s'il me voyait, comme il viendrait ! » »*

Marie Exholies, Missisquoi, 28 et 29 septembre 1914.  
Les Saisons du vent. Gaspé, 1986.

*" Ma très chère épouse aimée, je reviens de nouveau auprès de toi pour te faire savoir de mes nouvelles qui vont à peu près bien pour le moment. Je n'ai pas de tes nouvelles aujourd'hui. J'en espère ce soir. Je suis encore en première ligne et tout hier et tout aujourd'hui il pleut à verse (...)*

*Je vous embrasse à tous. Mille poutous aux  
petits pour moi. Reçois du cœur qui t'aime tous  
mes plus doux baisers en attendant de plus près  
s'il plaît à Dieu.*

*C'est ton doux bien aimé qui est pour la vie et qui t'aime".*

19 septembre 1916. Ce mari de Saint-Ybars sera tué le jour même.

(Don familles Esteve et Lournil).



Archives  
de la famille  
Cazasnia,  
de l' Aiguillon

Le 19 Septembre 1916

Matière d'âme

Je reviens de nouveau auprès  
toi pour te faire savoir  
mes nouvelles qui vont  
après bien possible moment  
je ne suis pas malade  
je suis en core en première  
et tout bien et tout au  
il pleut avec les nuages  
et un laçage  
et pas quelle itus te  
jeil faut savoir. Je ne s  
pas de ce que nous seron  
trop tôt si on veut que nous  
en sortant vivants.